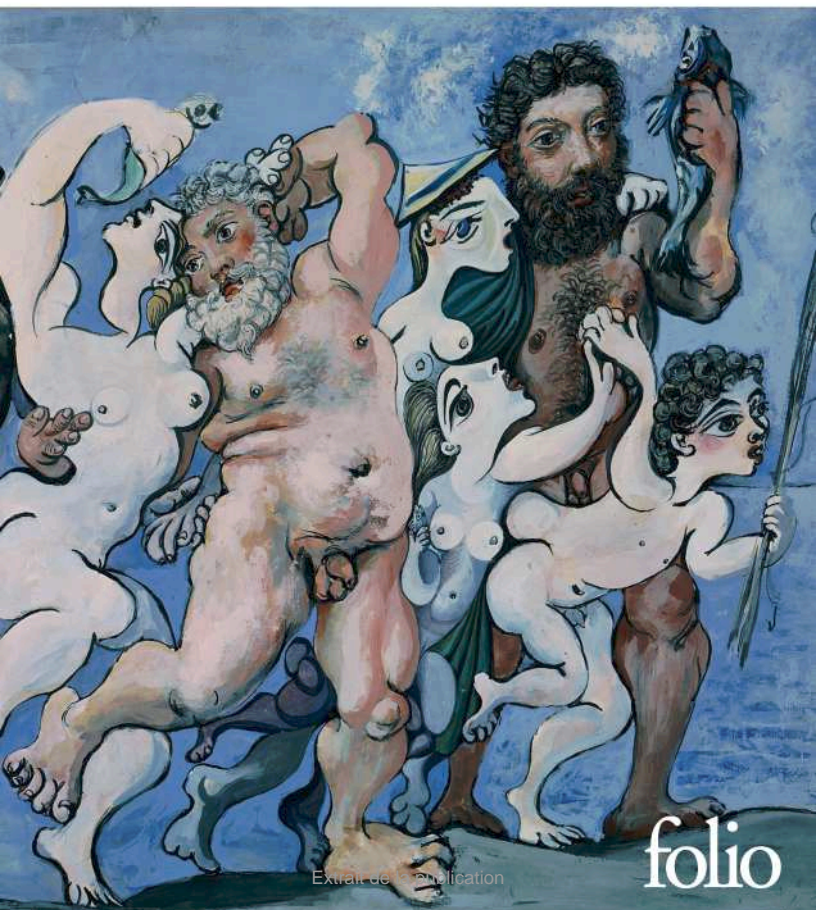


Franz-Olivier Giesbert

Le huitième prophète

ou Les aventures extraordinaires
d'Amros le Celte



Extrait de la publication

folio

Carroll & G. G.

COLLECTION FOLIO

Franz-Olivier Giesbert

Le huitième prophète

ou

Les aventures extraordinaires
d'Amros le Celte

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Franz-Olivier Giesbert est né en 1949, à Wilmington, dans le Delaware, aux États-Unis, d'un père américain et d'une mère française. Il arrive en France à l'âge de trois ans. Après avoir collaboré à la page littéraire de *Paris-Normandie*, il entre au *Nouvel Observateur* en 1971.

Successivement journaliste politique, grand reporter, correspondant à Washington, chef du service politique, il devient directeur de la rédaction de l'hebdomadaire à partir de 1985. En 1988, il est nommé directeur de la rédaction du *Figaro*. Depuis 2000, il est directeur du *Point*.

Il a publié plusieurs romans dont *L'affreux* (Grand Prix du roman de l'Académie française 1992), *La souille* (prix Interallié 1995), *Le sieur Dieu*, *L'immortel*, *Le huitième prophète* et des biographies : *François Mitterrand ou La tentation de l'Histoire* (prix Aujourd'hui 1977), *Jacques Chirac* (1987), *Le Président* (1990), *François Mitterrand, une vie* (1996) et *La tragédie du Président* (2006).

AVERTISSEMENT

Après la mort de mon père, j'ai passé des heures dans sa bibliothèque, comme pour rattraper le temps perdu à ne pas lui parler. C'est ainsi que je suis tombé sur *La grande aventure de l'humanité*, la somme de l'historien des civilisations Arnold Toynbee. Un livre qui, à la façon de l'Ecclésiaste, vous remet à votre place, dans le grand souffle du monde. Depuis, il m'accompagne.

Je me souviens comme hier du choc que j'éprouvai en lisant, pour la première fois, le chapitre 25, intitulé « Nouveaux départs de la vie spirituelle », quand j'avais découvert que Zarathoustra, Bouddha, Confucius et Pythagore étaient tous contemporains. Par la suite, j'ai fait des recherches sur cette période et trouvé encore d'autres noms. C'est ainsi qu'ont commencé à trotter dans ma tête les premières bribes de l'histoire qui suit.

Rien ni personne ne me convaincra du contraire : même si je me suis autorisé toutes les

libertés avec l'Histoire, jusque dans les anachronismes, ces aventures d'Amros le Celte se sont déroulées à peu près comme je le dis, avec tous ces personnages extraordinaires apparus en même temps, aux quatre coins du monde, pour dire les mêmes choses qui, si longtemps après, restent aussi actuelles.

Prologue

Les jours où la mort a frappé, souvent, tout semble faux. Les bruits, les couleurs. Même l'air que l'on respire. On se dit que le monde est une erreur et on cherche à revenir en arrière, quand tout allait bien.

Voici un jour de ce genre. Il resplendit de toute la beauté du monde avec les feuilles et les herbes qui s'étirent sous les baisers du soleil, tandis que le ciel frémit d'oiseaux de toutes sortes. La forêt s'est arrêtée de bouger. Elle ne parle plus. Elle a peur.

La forêt a entendu la mort à l'œuvre depuis le matin et les cris d'épouvante qu'elle arrachait à ses proies résonnent encore dans ses branchages, longtemps après qu'ils ont été poussés. Ils se sont glissés dans les plis du vent et hanteront à jamais les bois.

Un casque à corne de bœuf posé à ses pieds, Amros a la tête pleine de ces cris et son cœur bat très fort. De taille moyenne, les cheveux noirs, la

moustache fournie, il a vingt hivers puisqu'on calcule en hivers l'âge au royaume des Chênes noirs, son pays. C'est un bel homme aux traits réguliers, avec des cils allongés de jeune fille. Avec ça, tout en muscles. Les biceps et les mollets semblent taillés pour la guerre ou la chasse. Il est né méfiant. Ses yeux vert-de-gris, légèrement plissés, fouillent continuellement les futaies et les fourrés. Au front, il a une grosse plaie qu'il a tartinée d'une bouillie brunâtre. Malgré ça, son visage reste empreint d'une légère ironie : des petites rides sourient aux coins de ses lèvres et de ses yeux. D'ordinaire, il prend un peu tout à la farce.

Pas aujourd'hui, bien sûr. Il appuie son dos contre le tronc moussu d'un hêtre et cherche à contrôler sa respiration. Mais il a trop couru. Il est tout en eau et sent le lapin. L'urine de lapin, pour être précis. C'est bien l'odeur qu'exhalent ses aisselles, nouvelle confirmation que l'homme et le lapin sont, comme il l'a toujours pensé, de la même famille. Avec le cochon, pour la bestialité.

Il a d'ailleurs détalé comme un lapin pour échapper aux guerriers qui l'ont poursuivi dans la forêt, une partie de la journée. Six hommes armés de glaives, de lances et de javelots. Ils hurlaient, comme des loups, en faisant craquer sous leurs pas les branches et les feuilles mortes. Même si Amros ne les entend plus, il reste sur le qui-vive.

La peur fatigue. Il laisse glisser son dos le long du tronc et finit par s'asseoir. Il a toujours dans la tête les braillements de sa femme à qui l'un des assaillants du village voulait arracher leur dernier-né. Des cris de fin du monde. Tandis qu'ils retentissent sous son crâne, il a de plus en plus envie de dormir. Le sommeil est encore la meilleure façon de fuir. La plus douce. Il ferme les yeux et se dit qu'il dormirait bien jusqu'à sa mort pour ne se réveiller qu'après.

Il y a des vies qu'il vaut mieux passer à dormir. Sinon, elles seraient trop dures à supporter. Seul sur la terre, comme un ver après l'orage, sans femme ni enfant ni roi, Amros ne songe plus qu'à se retrancher de tout, y compris de lui-même et le sommeil descend en lui, goutte à goutte, jusqu'à la culbute finale qui, avec son bruit d'éboulis, le précipitera hors du monde.

« Les Cavares! »

C'est ce qu'avait crié le roi Zoris lorsque, depuis son palais, il avait vu les guerriers déferler par-dessus les palissades et envahir la cité. Mais qu'en savait-il? Ç'aurait pu être tout aussi bien des Boïens, des Insubres, des Tricastins, des Bituriges, des Segusiaves ou, pis, des Allobroges. N'importe comment, c'étaient de sales bêtes. Des Celtes, sans doute, mais de sales bêtes.

Le roi Zoris n'eut pas le temps d'en dire davantage : il tomba aussitôt, la bouche en o, un peu de mousse rosâtre aux commissures. On aurait dit qu'il avait reçu un coup de maillet sur la tête. Ses jambes repoussèrent la mort un instant, comme les pattes de la chèvre que l'on saigne, et puis plus rien. Il venait de mourir du mal des gros, quand une foudre de sang frappe le dedans de leur poitrine et les pétrifie à jamais.

En un sens, ça valait mieux. Ceux qu'il appelait

les Cavares tuèrent à peu près tous les mâles, ce jour-là, avant de piller les trésors du royaume, si l'on peut dire royaume. Pour cela, il eût fallu un roi, un vrai. Or Zoris n'était qu'une baderne ventrue qui cherchait à tirer profit de tout et dont les sujets ne songeaient qu'à se débarrasser, ces temps-ci. Il avait l'âge où l'on est responsable de son visage et le sien le trahissait, avec sa peau grenée et ses plaques violettes de vieux viveur. Alors que les dernières récoltes avaient été très mauvaises, il continuait à mener grand train, avec un sourire satisfait aux lèvres.

La cupidité n'ayant jamais fait bon ménage avec la misère, le roi se savait menacé par son peuple. Il se voyait déjà noyé dans une cuve de bière, grillé dans un feu de joie ou suspendu, écorché, à une branche d'arbre, comme les monarques celtes que leurs sujets ont répudiés. Réfugié dans l'exercice solitaire du pouvoir et ne supportant plus rien, pas même l'approbation, il n'avait confiance en personne. Sauf en Amros.

C'est seulement avec soi qu'on est vraiment soi-même. Sinon, en société surtout, on est toujours quelqu'un d'autre. menteur et flatteur-né, Amros pouvait jouer toutes sortes de personnages avec ses interlocuteurs. Une disposition dont il se servait pour plaire aux puissants. À Zoris, notamment.

Depuis plusieurs saisons, Amros était l'amant

du roi, son serviteur, son conseiller politique, son garde du corps et son désopilant bouffon. Les cinq en un. Zoris était épaté par sa force colossale qu'il avait vue à l'œuvre lors de plusieurs combats avec des brigands ou dans des chasses aux sangliers que son favori finissait à l'épieu, lors de sanglants corps-à-corps. Il aimait aussi ses blagues, bien qu'elles fussent répétitives, et lui pardonnait volontiers son penchant pour le vin. On pardonne toujours ses propres vices aux autres.

Le roi Zoris buvait beaucoup. De tout. De la bière, de l'hydromel, du vin aux épices. Il buvait pour son travail, prétendait-il. Toujours dans un état second qu'il appelait l'ivresse sacrée, il assurait qu'elle lui permettait d'aller au-delà du monde et de conférer avec les dieux afin de transmettre leurs consignes à son peuple. Mais il les entendait de plus en plus mal, les dieux. Pour sa défense, il disait qu'ils étaient très fatigués et souffraient d'une extinction de voix.

Après une longue décadence, son peuple était épuisé. Encore que la nuit, parfois, ses forces revenaient, ce qui assurait au moins la reproduction.

Quelques olibrius, forts en gueule, s'étaient élevés contre ce laisser-aller. Ils avaient exhorté le royaume à l'effort. Comme ils ne se lassaient pas de dégoïser, on les tua. Leur parlage troublait la digestion du souverain, sa principale activité. Car

il prenait sept repas par jour, parfois davantage. Si son peuple n'avait été très pauvre, il aurait passé sa vie à manger. Il était trop plein de peur et d'amour : manger le rassurait et le transportait en même temps. C'était comme une religion.

Considérant que le royaume des Chênes noirs et, surtout, son monarque couraient à leur perte si rien ne changeait, Zoris avait confié une mission à son homme de main pour rétablir le dialogue avec les dieux : Amros fut chargé d'observer de près les peuples du voisinage et de lui faire des recommandations.

« Tu me diras si les dieux se portent mieux chez eux, expliqua le roi à Amros, et si oui, comment ils font pour les maintenir en forme. »

Le travail rêvé pour Amros. Il était affligé, depuis la petite enfance, d'une curiosité malade. Il avait besoin de savoir. Pas le temps qu'il ferait le lendemain, ni ce qu'il y avait au repas du soir, non, mais où allait l'espèce humaine et d'où elle venait, si jamais elle venait de quelque part.

Quand il était petit et qu'on lui demandait ce qu'il voudrait faire plus tard, il ne répondait pas roi, paysan, potier ou guerrier, mais chercheur de vérité.

« Attention, lui avait dit son père. Je suis sûr que c'est très dangereux comme métier. Tu risques de te faire tuer à tout instant : les gens accepteront

que tu cherches la vérité, mais jamais que tu la trouves. »

Même s'il semblait avoir changé de voie, Amros continuait à la chercher. Il était du genre à dire de but en blanc, en cueillant des champignons, que les morts vivaient et qu'il en avait la preuve : les vivants mouraient. Ou bien, en coupant du bois, que si les dieux existaient, il ne faudrait pas leur pardonner ce qu'ils font subir aux humains. Il réfléchissait à peu près autant qu'il respirait. C'est pourquoi il avait souvent l'air si distrait.

Tout le monde a une double vie. Il y a la vie apparente, celle que l'on voit de l'extérieur, et puis la vraie, au-dedans de soi où l'on fait à peu près ce que l'on veut. La nuit, surtout, dans la tête.

Amros méditait beaucoup et rêvassait tout autant. C'est cette double vie qui lui permettait de supporter l'existence.

Le roi Zoris n'aimait pas se séparer trop longtemps d'Amros : une émeute est si vite arrivée. Mais, cette année-là, les récoltes s'annonçaient exceptionnellement bonnes. C'est tout juste si les blés ne ployaient pas sous leurs épis. Tout à ses moissons, le peuple ne songerait pas à renverser son souverain. En outre, il avait perdu l'habitude de travailler. Il fallait en profiter.

Amros avait décidé de commencer son enquête par le royaume des Sangliers rouges, de l'autre côté du fleuve. Là encore, il était très exagéré de parler de royaume : la prétendue cité se résumait à un amas de maisons en bois et en terre sèche, traversé par un ruisseau et entouré de fortifications.

À l'époque, la Gaule, même si ce n'était pas encore son nom, était un pays où tout le monde était roi, plus ou moins. Le pays des mille et cent rois. Il y en avait, paraît-il, autant que de fromages, de dialectes ou de sujets de zizanie. Sauf qu'au

royaume des Sangliers rouges le monarque était une reine. C'étaient des Ligures. Des originaux.

Quand il se présenta à la porte de la cité, Amros fut emmené sans ménagement dans une pièce qui sentait le rat crevé. En l'absence de traducteur, il avait été incapable d'expliquer à ses interlocuteurs ce qu'il était venu faire chez eux. Il ne fut libéré que le soir, après avoir révélé ses intentions à un vieil homme qui parlait sa langue. C'était le sage du royaume. Une sorte d'oiseau déplumé, à peau verte : il ne se nourrissait que de soupes d'orties.

Quand Amros évoqua devant lui les inquiétudes que donnaient les dieux au royaume des Chênes noirs, le vieil homme lui confia que la cité ligure avait les mêmes. Depuis quelque temps, ils ne répondaient plus. On aurait dit qu'ils étaient partis.

« C'est quand même bizarre, dit Amros, qu'ils aient disparu comme ça.

— C'est le temps, observa le vieux sage.

— Je ne crois pas. On a un bel été, pour une fois. Ils devraient en profiter.

— Souvent, je me dis qu'on ne doit pas bien s'y prendre, avec eux. On ne sait plus leur parler.

— C'est peut-être eux qui n'ont plus envie de nous entendre.

— Je me dis aussi que nous sommes au fond du

trou et qu'ils n'ont pas envie de nous voir dans cet état. »

Le vieux sage emmena Amros à un festin en présence de la reine, une grande gigue avec des cernes mauves, une bouche sans lèvre et un air revêché. Elle semblait s'ennuyer à mourir, au milieu des siens qui se gointraient d'un verrat cuit à la broche. Ils mangeaient comme des chiens, les crocs en avant, les lèvres baveuses et la gueule lustrée de graisse. Pour tuer le temps, elle engagea la conversation avec Amros qu'on avait assis à côté d'elle. Sa voix de mouette avait quelque chose de querelleur.

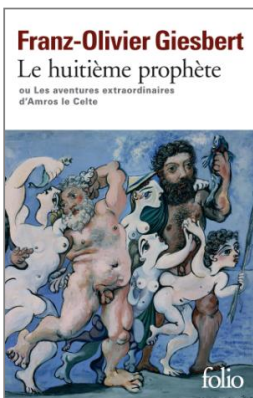
C'est le vieux sage qui traduisait. La reine expliqua d'abord que les Ligures étaient un peuple pacifique à cause du rôle que jouaient les femmes, elle la première, avant d'évoquer l'épidémie qui avait frappé les lapins de la région, pour le plus grand malheur de son quotidien, car elle avait un faible pour cette viande. Celle du lapin, précisa-t-elle, pas celle du lièvre à laquelle, bien sûr, elle ne touchait pas, pour respecter la tradition. Elle évoqua ensuite plusieurs sujets comme le temps, l'insécurité, les récoltes.

Elle en était arrivée au manque d'éducation des nouvelles générations qui osent répondre à leurs parents quand le silence se fit autour de la table.

Toutes les têtes se tournèrent vers une jeune fille qui venait de se lever. Sans la grosse balafre violette

Aux Éditions J'ai Lu

LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVÉ, avec Éric Jourdan, 2007.



Le huitième prophète ou Les aventures extraordinaires d'Amros le Celte Franz-Olivier Giesbert

Cette édition électronique du livre
Le huitième prophète ou Les aventures extraordinaires d'Amros le Celte
de Franz-Olivier Giesbert
a été réalisée le 11 septembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070398553 - Numéro d'édition : 173115).

Code Sodis : N43487 - ISBN : 9782072408212
Numéro d'édition : 229434.